

LA SEMAINE RELIGIEUSE

DE MONTREAL

Lecture du Dimanche

Publiée avec l'approbation de Sa Grandeur Mgr l'Archevêque de Montréal.

Paraissant le Samedi.

SOMMAIRE

ROME : élections administratives ; médaille de la Xe année du pontificat de Léon XIII. — CHRONIQUE DIOCÉSAINE : nomination ecclésiastique ; ordination ; mort de M. J.-A. Singer, S.S. — *Diocèse de Québec* : changements au séminaire ; rapport du conseil supérieur de la Saint-Vincent de Paul. — *Diocèse de Saint-Hyacinthe* : mort de



SOMMAIRE

Mgr Raymond. — L'ANGLETERRE ET LE SAINT-SIÈGE. — LE NOUVEAU NONCE EN FRANCE. — L'ESPÉRANCE. — DISCOURS DE M. L'ABBÉ BRUCHÉSI, prononcé le 20 juin. — QUELQUES ÉPISODES DE L'INCENDIE DE L'OPÉRA-COMIQUE. — LES PETITES SŒURS DES PAUVRES A ALENÇON (FRANCE). — UN SOIR DE MAL. — PRIONS POUR NOS MORTS.

LE NUMÉRO

PRIX DE L'ABONNEMENT

LE NUMÉRO

2 Cents

Une piastre par an, payable d'avance.

2 Cents

Les abonnements datent du premier de chaque mois.

Permis d'imprimer : † EDOUARD-CHS, Archevêque de Montréal.

Adresser toutes communications concernant l'administration à
M. P. EUSÈBE SENÉCAL & FILS, et pour la rédaction à M. P. DUPOND

Bureaux : N° 29, rue Saint-Vincent, Montréal.

DE LA MAISON MÈRE

C. N. D.

PRIERES DES QUARANTE HEURES.

DIMANCHE,	10	JUIL.	—Sainte-Justine.
MARDI,	12	“	—Charably.
JEUDI,	14	“	—Sainte-Martine.
SAMEDI,	16	“	—Saint-Alexis.

FETES DE LA SEMAINE.

DI. ANCHE,	10	JUIL.	—Sixième dim. après la Pentecôte. Du Dim., s., ornements verts.
Lundi,	11	“	—S. Pie, P. M., simp., ornements rouges.
Mardi,	12	“	—Saint Jean <i>Gualb.</i> , Abbé, d., orn blancs.
Mercredi,	13	“	—Saint Anaclet, P. M., sem., orn rouges.
Jepdi,	14	“	—Saint Bonaventure, E. D., d., orn blancs.
Vendredi,	15	“	—Saint Henri, C., semid, ornements blancs.
Samedi,	16	“	—N.-D. du Mont-Carmel, d. m., orn blancs.

OFFICES EXTRAORDINAIRES.

ÉGLISE MÉTROPOLITAINE. — Samedi 16, à 7 heures P. M., prière de la neuvaine à Saint-Jacques.

CHAPELLE DE LA MISÉRICORDE. — Le 16, fête de Notre-Dame du Mont-Carmel, salut à 5 heures P. M.

VISITE PASTORALE.

Dimanche 10, Saint-Rémi ; *lundi* 11, Sainte-Philomène ; *mardi* 12, Sainte-Martine ; *mercredi* 13, Howick ; *jeudi* 14, Saint-Etienne ; *vendredi* 15, Saint-Timotheé ; *samedi* 16 Sainte-Cécile.

ROME.

Élections administratives.—Les catholiques ont remporté une belle victoire aux élections de dimanche dernier, 19 juin. On devait élire dix-huit conseillers municipaux et six conseillers provinciaux.

Les groupes libéraux coalisés contre l'*Unione Romana* ont complètement échoué. Parmi les vingt-quatre élus, quinze étaient soutenus par les seuls catholiques et les neuf autres étaient présentés par les conservateurs et acceptés par les catholiques.

La médaille de la dixième année du Pontificat de Léon XIII porte d'un côté le buste du Souverain-Pontife avec cette inscription : *Leo XIII Pontifex Maximus Anno X*. Sur le revers, est représenté l'heureux résultat de la médiation pontificale dans la question des îles Carolines. L'Espagne et l'Allemagne y sont figurées par deux femmes avec casques et armures guerrières, tenant chacune à la main un écusson sur lequel sont gravées les armes nationales. Ces deux figures s'inclinent respectueusement devant la Religion assise sur un trône au milieu d'elle, avec ses attributs distinctifs et la main droite étendue dans une attitude bienveillante qui semble inviter à la paix. On lit à l'entour : *Controversia de insulis Karolinis ex æquitate dirempta*. Sur l'exergue, est gravée cette autre inscription : *Pacis arbitra et conciliatrix* 1887.

CHRONIQUE DIOCÉSAINÉ

Par décision de Sa Grandeur Mgr de Montréal en date du 29 juin 1887 :

M. Edmond Pepin a été nommé vicaire de Saint-Lin.

Ordinations par Mgr l'archevêque de Montréal à Notre-Dame de Grâce en date du 3 juillet 1887 :

Ordres-Moindres.—MM. O. Forest, Montréal, J. R. Boissonneault et J. A. Sauriol, Marquette.

Sous-diaconat.—RR. PP. E. Lecompte et J. Schmidt, S. J.

Diaconat.—MM. J. E. Chicoine, H. A. Langevin, Montréal, F. Bonneville, Springfield.

Prétrise.—MM. J. A. Ethier, Albany, W. J. Browne, préfecture apostolique de St-Georges.

Monsieur l'abbé Joseph Auguste Singer, prêtre du Séminaire de St-Sulpice, décédé le 6 juillet, était membre de la société d'une messe.

T. HAREL, Ptre, :
Chancelier.

Le Séminaire vient de nouveau d'éprouver une cruelle perte : un de ses membres, M. J. A. Singer, a succombé dans la nuit de mardi à mercredi par suite de la grave maladie qui le tenait alité depuis près de trois mois.

M. J. A. Singer naquit tout près de Montréal, à Saint-Philippe, le 9 novembre 1828. Après avoir fait son cours d'études, il fut ordonné prêtre le 5 juin 1852, et nommé vicaire à Saint-Césaire où il resta environ deux ans. Il entra alors dans la compagnie de Saint-Sulpice et partit pour la France où il demeura tant à Paris qu'à la solitude d'Issy jusqu'en 1856.

M. Singer revint à Montréal le 24 septembre 1856, et à son arrivée, il fut employé comme professeur au collège. Il devint ensuite vicaire à Notre-Dame de Toute-Grâce, puis à Saint-Patrice et enfin il fut attaché à Notre-Dame où il exerça le ministère. Il y fut chargé des fonctions de sacristain et d'économiste, poste qu'il remplissait encore quand la maladie est venue l'arrêter dans ses travaux.

Esprit distingué et conciliant, caractère toujours égal, empressé à rendre service à tous, M. Singer avait une piété ardente, et une dévotion toute particulière à saint Joseph dont il s'occupait sans cesse à propager le culte. Il a écrit quelques petits ouvrages se rapportant à son saint de prédilection.

Les obsèques de M. Singer ont eu lieu vendredi au moment où notre *Semaine* est sous presse.

Diocèse de Québec.—Voici les seuls changements qui ont eu lieu lors des dernières élections du Séminaire :

Supérieur : Mgr B. Pâquet ; 1er assistant : Mgr T.-E. Hamel ;
2e assistant : M. L.-H. Pâquet ; directeur du Grand-Séminaire : M. M.-T. Labrecque.

La société Saint Vincent de Paul, dit le *Journal de Québec*, vient de nous adresser le rapport du conseil supérieur de Québec pour l'année 1886. Nous voyons là la preuve que l'œuvre d'Ozanam produit ici, comme en France, de beaux résultats.

Durant la dernière année, 2616 familles ont été secourues. Ces familles comprennent 4119 adultes et 5055 enfants, soit en tout 9174 personnes qui ont reçu de l'assistance de la société.

On a collecté \$42,722.31 sur lesquelles \$32,484.31 ont été dépensées laissant en main la somme de \$10,852.

Les membres actifs sont au nombre de 3717 et les membres honoraires de 381. 1184 personnes ont aidé la société dans son œuvre de bienfaisance.

Il y a, à Québec, 17 conférences françaises et 5 conférences de langue anglaise avec une œuvre de patronage.

“ On lira avec plaisir le récit de certains faits édifiants rapportés par quelques présidents des conférences de Québec.

“ Un membre de la conférence Saint-Louis-de-Gonzague a

fourni à lui seul tout le pain nécessaire pour secourir les pauvres de la conférence, du mois d'avril au mois de décembre dernier.

“ Un autre de la même conférence a fait un semblable cadeau à l'occasion de la nouvelle année.

“ Un troisième a donné à titre d'étrennes, un voyage de bois à chaque famille secourue par la conférence.

“ Un quatrième a donné à la même occasion une quantité de viande telle que la conférence a pu en distribuer à chacun de ses pauvres et en donner des parts égales aux autres conférences de la paroisse de Saint-Roch.

“ La conférence Saint-Roch a secouru une vieille demoiselle âgée de plus de 70 ans, qui, depuis un grand nombre d'années, s'était imposé de grands sacrifices pour faire instruire un de ses neveux. Elle a avoué à ses visiteurs qu'à plusieurs reprises elle avait mangé son pain sec, afin de pouvoir payer une légère pension pour son neveu, dans le but d'en faire un bon citoyen. Ses souhaits ont été exaucés. Ce neveu est entré dans l'état ecclésiastique.”

Le rapport se termine par les remarques suivantes qui sont fort justes :

“ En visitant le pauvre, le riche apprend à ne pas tant tenir aux richesses, à donner de son superflu aux nécessiteux ; le pauvre de son côté apprend à supporter sa misère actuelle et reconnaît qu'il est l'objet de l'attention d'une Providence bienveillante qui le console au milieu des souffrances présentes et l'encourage en faisant briller à ses regards une récompense éternelle d'autant plus intense que les peines de la vie auront été supportées plus patiemment ou plutôt plus chrétiennement.”

La société Saint-Vincent de Paul fait œuvre de véritable philanthropie et de charité. Elle agit sans ostentation, sans faire de bruit. Elle secourt les misères ignorées, la pauvreté honteuse, les mille souffrances ignorées de la société. Elle mérite l'admiration et l'appui de tous ceux qui s'intéressent au sort des déshérités, des malheureux.

Diocèse de Saint-Hyacinthe.—Dimanche dernier, dit le *Courrier de Saint-Hyacinthe*, à 9 heures du matin, Monseigneur Joseph Sabin Raymond expirait subitement, sans que rien n'eût fait présager une mort aussi hâtive. Il était au monastère du Précieux Sang et il venait de donner la sainte communion à Mgr Joseph LaRocque et à quelques personnes de la maison, lorsque se sentant faible, il se trouva dans l'impossibilité de dire la messe.

On envoya quérir un prêtre à l'évêché pour le remplacer, et M. l'abbé Cormier arriva pour dire la messe de communauté. Il venait de terminer le saint sacrifice lorsqu'on le manda en toute hâte dans la chambre où se trouvait Mgr Raymond. Celui-ci venait d'avoir une syncope, il était mourant. M. Cormier lui donna l'absolution générale et le Sacrement de l'Extrême-Onction,

et le vénéré prêtre expira aussitôt,—ayant à ses côtés son ami de cœur, Mgr Joseph Larocque.

Mgr Raymond était né à Saint Hyacinthe, le 13 mars 1810. Il fit ses études avec grand succès au collège de sa ville natale, et fut ordonné le 22 septembre 1832.

Professeur au collège de Saint-Hyacinthe, il y professa tour à tour la littérature, la rhétorique et la philosophie.

Ses talents le firent choisir par ses collègues, en 1843, pour aller en Europe étudier les cours donnés dans les grands établissements d'éducation.

Mgr Raymond fut nommé supérieur du Séminaire en 1847 et il occupa cette charge jusqu'en 1884, sauf pendant les six années que M. Desaulniers fut supérieur de 1853 à 1859. Il a fourni à l'enseignement une carrière de soixante années consécutives.

Dès la formation du diocèse de Saint-Hyacinthe, 3 novembre 1852, Mgr Prince le nomma vicaire-général. Sur la demande de l'évêque de Saint-Hyacinthe, le Souverain-Pontife lui confia le titre de prélat domestique, le 21 juillet 1876. Mgr Moreau le nomma chanoine titulaire en juillet 1873.

Une des œuvres à laquelle Mgr Raymond se voua depuis 25 ans fut la fondation du couvent des sœurs du Précieux-Sang en cette ville. Pénétré de la puissance de la prière, très avancé lui-même dans la voie de la sainteté, il aida avec ardeur Mgr Joseph LaRoque, second évêque de Saint-Hyacinthe, à fonder une communauté de Sœurs contemplatives, dont les instants seraient consacrés à prier et à glorifier Dieu. De concert avec son digne ami sous leur direction commune, ce monastère grandit rapidement et fit sa joie et sa vieillesse.

Par une coïncidence bien remarquable, Mgr Raymond a rendu le dernier soupir le jour de la fête du Précieux Sang de Jésus.

Les funérailles du regretté défunt ont eu lieu mercredi dernier avec une haute solennité.

Le service à la cathédrale fut célébré par Sa Grandeur Mgr Moreau, ayant pour prêtre assistant M. le grand-vicaire Gravel.

Un grand nombre de membres du clergé et de fidèles assistaient à la cérémonie.

L'ANGLETERRE ET LE SAINT-SIÈGE.

Le *Tablet* s'occupe dans un long article des relations entre l'Angleterre et le Saint-Siège. L'organe catholique s'exprime, entre autres, en ces termes :

“ Que Léon XIII verrait avec plaisir le rétablissement des relations entre le Vatican et l'Angleterre, cela n'est pas douteux. Cette reconnaissance publique de sa souveraineté spirituelle sur des millions de sujets britanniques, ne serait qu'une juste. Les avantages de relations franches et amicales entre Londres et

Rome sont si frappants, qu'il serait inutile d'y insister. *La seule chose sur laquelle il faille insister maintenant, c'est que les relations doivent être publiques, avouées et officielles.* Il ne faut plus que l'on revioie un ministère chargeant un agent d'une mission, désavouant cette mission, puis faisant cet agent baronnet pour avoir rempli cette même mission. Sir George Errington a rendu dans son temps quelques services, mais le résultat spécial de sa mission, c'est qu'il a préparé l'opinion publique en Angleterre à l'établissement des relations plus conformes à la dignité du Saint-Siège.

“ A cela il n'y a pas de difficulté de la part du Pape, et, pour dire la vérité, *il n'y a pas d'hésitation dans l'esprit de lord Salisbury.* Le grand sens politique de notre premier ministre l'a conduit à la même conclusion qu'a su mettre en pratique le prince de Bismarck. Lord Salisbury sait parfaitement qu'il se présente constamment des événements où il est très désirable que le gouvernement soit informé avec soin des désirs et des vues du Saint-Siège, et qu'à son tour le Vatican connaisse les vues et les désirs de l'Angleterre. Dans ces conditions il est préférable, il est plus franc et plus courageux pour les deux parties d'accepter cette situation, *et d'accréditer ouvertement un ambassadeur auprès du Vatican.* Nous croyons que cette solution naturelle et pratique se recommande d'elle-même non pas seulement à lord Salisbury, mais à tout le Cabinet. La difficulté n'est ni au Vatican, ni à Downing Street, elle est seulement dans la question de savoir comment l'opinion publique ici prendrait la chose. ”

LE NOUVEAU NONCÉ EN FRANCE.

MGR ROTELLI est accueilli par les journaux de Paris avec une vive sympathie. *L'Observateur Français* consacre à son arrivée un article étendu et très bienveillant. De même, le *Gaulois* publie un entrefilet de bienvenue. La *Défense* ajoute :

Le représentant du Saint-Siège va rencontrer ici, soit auprès du gouvernement, soit dans la majorité de la Chambre, les plus graves difficultés. Elles ne seront point insurmontables, nous osons l'espérer, à celui dont l'habileté diplomatique a fait aboutir plus d'une négociation délicate. Dans tous les cas, Son Excellence est assurée de trouver chez tous les catholiques l'union la plus absolue et la soumission la plus complète à l'autorité du Siège Apostolique qu'elle représente.

Le *Monde* a la même note :

Son arrivée en France paraissait devoir être différée quelque temps encore. Il n'est pas téméraire, croyons-nous, de voir dans les questions que soulève la loi militaire et dont Rome se préoccupe à si juste titre, le motif qui a fait hâter la venue de Mgr Rotelli.

Le représentant de Léon XIII sera accueilli par les catholiques français avec les sentiments de la plus profonde et constante vénération.

Le choix de l'auguste Pontife suffisait déjà pour lui assurer de notre part ces sentiments et tout ce que nous savons de Mgr Rotelli ne fait que les confirmer.

D'après l'*Univers*, Mgr Rotelli est venu " se rendre à son poste, où l'appelle la défense des graves intérêts engagés dans les projets portés en ce moment devant les Chambres ou préparés dans les conseils du gouvernement.

" Les catholiques de France se réjouiront de cette nouvelle, qui leur permettra de témoigner personnellement à l'illustre représentant du Saint-Siège les sentiments de respect, d'affection et de dévouement dont il a déjà reçu l'assurance, à Rome, de l'Eminentissime cardinal Siciliano di Rende, son prédécesseur. "

L'ESPÉRANCE.

Tous les amis de Dieu savent, pour l'avoir goûté, qu'un des plus doux biens de l'Eucharistie, c'est un divin réconfort de l'âme ; un cordial ineffable, mélange de confiance et d'amour. Le calice de Jésus-Christ est vraiment le calice de l'espérance.

Or, aux jours où nous sommes, nous avons tant besoin d'espérance ! parlons donc de la céleste consolatrice aux pieds du tabernacle, du fond duquel elle dit à tous : venez à moi vous qui pleurez.

" Sans doute, elle fut révélée par le ciel, cette religion qui fait
" une vertu de l'espérance, le plus doux bien de cette vie. Placée
" près de l'homme comme une mère près de son enfant malade,
" elle le berce dans ses bras, le suspend à son sein intarissable,
" elle l'abreuve d'un lait qui calme ses douleurs. Amie fidèle,
" elle veille à son chevet solitaire. et plus on approche vers le
" tombeau, plus son sourire est doux et sa voix pleine de consolation. "

Chose merveilleuse, il nous est commandé de boire à cette coupe enchantée ; et le chrétien sera récompensé d'avoir espéré.

O mon âme, chantait David, pourquoi es-tu triste et troublée ? espère en Dieu !

Espère en Dieu, car il est grand. Toute créature est petite et pauvre, mais lui, c'est la lumière, c'est la santé, c'est la richesse. c'est la paix, c'est la joie. Le ciel et la terre sont à lui. Il est le maître de la vie et de la mort ; il frappe et il guérit, il abaisse et il relève, il abat les orgueilleux et prend pitié des humbles.

Espère en Dieu, car sa toute-puissance est au service de son infinie bonté ; son infinie richesse c'est l'amour infini. Celui qui porte et nourrit le monde, c'est mon père. Je suis dans ses mains et surtout dans son cœur. Ses yeux me suivent nuit et jour, et c'est lui qui a dit : " Quand une mère oublierait son fils, moi je n'oublie personne. "

Ainsi s'éveille l'espérance. La foi, c'est le regard qui monte à Dieu. L'espérance, c'est la bouche qui s'ouvre, c'est la main qui se tend vers lui. Dieu s'incline et l'indigence s'approche, pleine de désirs, mais aussi de confiance, car la foi lui dit que le maître

à besoin de donner, que la divine richesse est une source pleine, heureuse de se répandre. Alors, comme la fleur se tourne vers le soleil, au matin, comme l'enfant se tourne vers sa mère, l'homme se tourne vers son Dieu, et il cherche à aspirer la vie ; et la voix de son espérance, c'est la prière.

Et voilà pourquoi la prière est si naturelle et l'homme qui n'a pas éteint tout à fait son cœur.

Nos yeux montent d'eux-mêmes vers le ciel ; presque sans le vouloir, l'âme humaine s'écrie : Mon Dieu ! Les petits lui demandent du pain ; le riche, un peu de bonheur ; l'affligé lui montre ses larmes ; le mourant l'invoque ; la pauvre mère lui confie son fils, et les peuples leurs destinées.

Heureux donc l'homme qui espère en Dieu !

Si les mains sont pauvres, le cœur est riche, et c'est un bon trésor que la foi tendre et vive en l'adorable Providence. Le pain noir est bon, quand on le mange en bénissant le Père des cieux, qui nourrit l'homme et le petit oiseau. On se trouve bien dans son petit coin, quand on le sent tout plein de Dieu, quand on y travaille sous ses yeux, quand on vit dans sa douce compagnie. Aisément on se console d'être oublié des hommes, on a peu de souci de leur dédain, quand on a Dieu pour ami. Avec lui que ne choses dont on se passe en souriant !

Heureux l'homme qui espère en Dieu ! Il fait bon jeter dans son cœur toutes les inquiétudes de la vie ; il fait bon s'appuyer sur son bras, les yeux fermés.

L'homme n'est qu'un roseau, mais si Dieu descend dans ce roseau, qui l'ébranlera ? Le Seigneur est une forteresse, disent les Saints Livres. A l'ombre de ses ailes, les plus faibles deviennent plus forts que la mort. Espérer en l'homme, c'est bâtir sur la poussière. Quand vient l'épreuve, au premier souffle du vent, le cœur s'ébranle, et tout s'en va en ruines ; celui qui espère en Dieu, s'enracine comme les grands chênes parmi les orages. Vient l'épreuve : il la reçoit avec un brave sourire. Je te connais, dit-il ; je sais d'où tu viens ; ô main de mon Dieu, que je vous baise, car vous ne faites que du bien ! O volonté sainte, que je vous adore, car vous ne voulez que mon bonheur !

— Un navire allait périr, la mort était là ; un vaillant chrétien, sous l'habit guerrier, pria et ne tremblait pas. Dieu sauva le navire, et l'épouse du soldat lui disait : — « Où prends-tu ton calme de tout à l'heure ? — L'officier tira son épée ; si je tournais le fer contre toi, aurais-tu peur ? — Non, dit l'épouse souriante. — Et pourquoi ? — Parce qu'il est dans les mains de l'amour. — Eh bien ! les épreuves d'ici-bas ne sont qu'un glaive entre les mains de l'Eternel amour.

DISCOURS DE M. L'ABBÉ BRUGHESI SUR L'APOLOGETIQUE,
 PRONONCÉ A LA SÉANCE DE CLÔTURE DE L'ANNÉE ACADEMIQUE,
 LE 20 JUIN.

M. le vice-recteur,
 Mesdames, Messieurs,

Pour expliquer l'union de l'âme et du corps, Leibnitz avait inventé un système ingénieux, rangé aujourd'hui parmi les souvenirs philosophiques et connu sous le nom d'*harmonie préétablie*. En songeant aux fonctions nouvelles qui me sont dévolues, je suis tenté d'invoquer comme explication une certaine harmonie préétablie entre le prêtre et la toge de professeur. L'un et l'autre s'étaient un jour rencontrés, et pendant quatre années avaient pu croire qu'ils ne devaient se séparer jamais. La séparation eut lieu pourtant ; ainsi l'ordonna la plus impérieuse des Facultés, la Faculté médicale, et il ne resta plus entre eux que le lien du souvenir. Peut-être y avait-il aussi quelque tendance... Toujours est-il qu'après trois ans ils se retrouvent ; et le prêtre se réjouit d'autant plus que la toge vient à lui, dans sa ville natale, pour lui permettre d'entrer en relation avec une jeunesse qu'il aime, lui offrant ainsi la réalisation d'un de ses vœux les plus chers.

Pardonnez, Messieurs, cette entrée en matière trop personnelle ; elle est mon premier salut à l'Université qui, tout à l'heure, accueillait si gracieusement les nouveaux professeurs qu'elle a choisis.

Les honorables collègues qui m'entourent viennent ce soir devant vous après une année de travaux ; notre Faculté des arts ne fait que de naître ; eux ont fait la moisson, elle a les mains vides ; mais d'un autre côté il faut lui reconnaître les charmes de l'enfance. Voilà ce qui explique sans doute pourquoi elle est choyée de ses sœurs ; pourquoi l'on s'empresse de recueillir ses premiers mots :

Lorsque l'enfant paraît, le cercle de famille applaudit...

Eh bien, écoutez : si nous avons les mains vides, nos cœurs nourrissent de douces espérances et nous comptons que le ciel bénira nos premiers pas.

Le but de la Faculté des arts vous est connu : il est immense, Le nom qu'elle porte est un peu trompeur. Philosophie, histoire de l'Eglise et histoire nationale, droit naturel, sciences et lettres, esthétique, économie politique, elle a l'ambition, disons plutôt le zèle d'embrasser tout ce qui n'est pas du strict domaine de la théologie, de la médecine et du droit. L'auditoire qu'elle peut réclamer, c'est donc tout le monde, voire même les théologiens, les médecins et les avocats. Parmi les différentes matières qui feront l'objet de son enseignement, il en est une en particulier dont je désire vous entretenir quelques instants : c'est l'apologétique chrétienne. Vous n'en serez point surpris ; si le marchand

sé plaît à faire valoir sa marchandise, on ne saurait blâmer le professeur qui tâche d'entourer de quelque auréole la chaire dont on l'a chargé.

L'apologétique est la défense de la religion. On peut donc dire qu'elle est aussi ancienne que le christianisme lui-même, puisque celui-ci n'a jamais été sans ennemis et sans défenseurs. Lorsque saint Paul s'écriait devant les philosophes d'Athènes : " Puisque nous sommes la race de Dieu, nous ne devons pas estimer que l'être divin soit semblable à de l'or ou à de l'argent ou à de la pierre sculptée par l'art et l'industrie de l'homme, " (1) c'était un apologiste inspiré qui, en ridiculisant l'idolâtrie, montrait la grandeur de la foi dont il était l'apôtre. Quand saint Justin écrivait ses immortels ouvrages contre les païens et contre les Juifs, il ne faisait rien autre chose qu'une apologie. C'est même le titre de ces deux écrits qui eut la gloire de sceller de son sang. C'étaient alors des jours de lutte sans trêve. Devenir chrétien voulait dire devenir soldat. Il fallait tout défendre : les évangiles, les dogmes, la morale, les œuvres de bien, tout ce qui était sacré pour le cœur. Les hommes de parole et de plume rédigeaient donc pour les Césars et pour le peuple ces plaidoyers d'une éloquence incomparable que dix-neuf siècles n'ont pas vieillies, et les fidèles, armés d'un courage invincible, aidés d'un secours céleste, femmes, vieillards et enfants étaient apologistes à leur manière : ils laissaient déchoir leurs membres par les bêtes ou les bourreaux, donnant à la Vérité le plus sublime des témoignages.

De la défense de la religion il fallut passer à celle des hommes qui la pratiquaient. Ce fut l'œuvre de Tertullien, et sous sa plume puissante et fière, la réfutation de calomnies dirigées contre les chrétiens devint une démonstration éloquente des vertus que le christianisme seul peut produire. On ne saurait se lasser de relire son Apologétique, chef-d'œuvre auquel je ne trouve à comparer que les sublimes discours de Bossuet. " J'en atteste, disait-il, vos propres actes, vous qui présidez tous les jours au jugement des accusés. Ce voleur, cet assassin, ce sacrilège, ce séducteur est-il inscrit comme chrétien sur vos registres ? Ou lorsque les chrétiens comparaissent, en cette qualité, devant vous qui d'entre eux est trouvé coupable de ces délits ? C'est des vôtres que regorgent les prisons et les minés ; c'est des vôtres que s'engraissent les bêtes ; c'est parmi les vôtres que les entrepreneurs de massacres recrutent incessamment ces troupeaux de criminels destinés à vos jeux. Là, nul chrétien, ou il n'est que chrétien. S'il est chargé d'un autre crime, dès lors il n'est pas chrétien. "

Telle était, Messieurs, l'apologétique des premiers siècles. Gardera-t-elle toujours le même caractère et les mêmes allures ? Cela ne se peut pas. Répondant aux attaques dirigées contre la vérité religieuse elle devra se plier aux circonstances et formuler

(1) Actes, ch. XVII, 29.

sa défense d'après les crimes des temps. C'est ce qu'elle a fait, et rien ne serait plus intéressant que d'étudier son histoire et les transformations qu'elle a subies depuis Tertullien jusqu'à Pascal, jusqu'à Lacordaire et Monsabré. Nous le ferons peut-être un jour. Pour le moment, je veux simplement vous dire ce qu'elle est devenue pour répondre aux besoins de notre siècle, et, conséquemment, la part qui lui revient dans l'enseignement universitaire et catholique.

Prenez un de ces nombreux manuels publiés aujourd'hui par les philosophes ou les théologiens ; qu'ils se nomment : *Traité de la vraie religion, ou Introduction au dogme, ou le Bon sens de la foi, ou Raisons de croire, ou Le chemin de la Vérité*, vous trouverez une série de thèses enchaînées avec toute la logique que réclame la science et que vous cherchiez vainement avec cet ordre et ces développements soit dans les ouvrages des Pères, soit dans les théologiques si volumineuses que le Moyen Âge nous a laissées. Les docteurs anciens ont bien des fragments brillants auxquels nous sommes heureux de recourir et saint Thomas, en particulier, a sur la nécessité de la révélation, sur le miracle et d'autres questions fondamentales des démonstrations dont aucun génie n'égalerait la force et la beauté ; mais de traités réguliers spéciaux, didactiques sur les préambules de la foi, comme sur les sacrements ou l'Incarnation, ils n'en ont pas écrit. Les dogmes étaient attaqués, ils vengeaient les dogmes contre l'hérésie au moyen de la révélation dont l'hérésie reconnaissait l'existence et la suprême autorité. Les sciences naturelles, moins avancées que de nos jours avaient aussi moins d'orgueil. Sachant que la vérité découverte par le travail de l'homme ne saurait jamais être en contradiction avec la vérité qui vient de Dieu, elles mettaient leur gloire à s'appeler les servantes de la religion, et avant de construire des hypothèses, consultaient la parole qui ne trompe jamais. Sur le terrain scientifique et religieux il n'y avait donc pas de lutte à engager.

De même, pourquoi aurait-on songé à démontrer l'authenticité et la véracité des Evangiles que personne n'osait révoquer en doute ? Pourquoi serait-on allé chercher dans la tradition ou dans les livres inspirés toutes les preuves possibles de l'autorité, de l'infailibilité, de la visibilité, de perpétuité de l'Eglise ? Le peuple, à la lumière du bon sens comme à la lumière de l'expérience du passé, comprenait que le Christ apportant à la terre la vérité après laquelle elle soupirait devait, dans sa sagesse, avoir établi un moyen infailible de la conserver pure jusqu'à la fin des siècles, et ce moyen digne de Dieu, en harmonie avec l'esprit de l'homme et ses conditions d'existence, il ne le voyait que dans une autorité enseignante incapable d'errer. Il saluait donc l'Eglise comme la dépositaire des dogmes révélés, l'interprète des volontés divines, la règle vivante de ses croyances et la Maitresse des nations.

Mais depuis lors, les choses ont bien changé. Dans le premier volume de son *Essai sur l'indifférence*, Lamennais a écrit cette parole profonde : " Quand par une terrible permission de Dieu, l'enfer prépare au genre humain de pesantes calamités et le spectacle de quelques grands crimes, il jette une erreur dans le monde et laisse achever au temps. " (1) Un jour donc cette erreur parut, et, comme elle flattait l'orgueil ; comme elle proclamait bien haut l'affranchissement de l'intelligence, elle rencontra des apôtres pour la répandre et des foules pour l'embrasser.

J'ai nommé, Messieurs, le libre examen.

Ce n'est pas ici le lieu de faire son procès, mais un seul mot suffira pour le confondre. En soi, c'était le moyen le plus inefficace que l'on pût inventer pour diriger l'homme dans la recherche de la vérité et la pratique de ses devoirs. Mais surtout c'était la plus flagrante des impostures et le plus honteux des mensonges. Le libre examen, comme règle de foi pour tous n'a jamais existé ; il était impraticable et les Réformateurs ne l'ignoraient pas. Ils savaient bien que, en fait, la masse du peuple, privée d'instruction, condamnée aux rudes travaux de la vie, incapable de discuter par elle-même serait forcément enseignée, et que le libre examen ne serait le partage que du petit nombre. Seulement, aux docteurs infallibles parlant au nom de Dieu même, ils substituaient des maîtres qui n'offraient pour garantie que l'autorité risquée de leur interprétation privée.

Cependant, l'erreur fit son chemin. Au nom de la liberté tout fut mis en discussion, les nouveaux théologiens publièrent les résultats de leurs méditations et de leurs recherches ; du premier coup ils se trouvèrent en guerre les uns contre les autres et l'*Eglise réformée* n'apparut plus aux regards des peuples que comme une école de philosophie. On bâtit système sur système ; mais un symbole sacré pour lequel on meurt, il n'y en eut pas ; les dogmes devinrent fatalement des opinions. Comment pouvait-il en être autrement ? Dès que la raison laissée à ses seules lumières est regardée comme l'unique règle des croyances, de quel droit essaierait-on de lui prouver qu'elle s'égare et de lui imposer une doctrine qui lui paraît inadmissible. " Faites-vous votre *credo*, mettez en présence du texte inspiré l'interprétation qui vous semble la vraie ; mais laissez-moi de mon côté, faire ce que vous faites vous-même. Liberté égale pour tous ; allons chacun notre chemin. " Rien de plus logique ; mais le conflit des idées, l'antagonisme des sectes engendrèrent le doute ; fatiguée, désespérée des obscurités de la révélation, l'intelligence humaine se repliant sur elle-même rejeta ce secours d'en haut qui lui paraissait répondre si peu à ses besoins, et le dernier mot du libre examen fut le rationalisme.

Les conditions sociales si profondément modifiées par la réforme religieuse ne contribuèrent pas peu à fausser les notions du

(1) Ch. VI, p. 151.

devoir et de la liberté, à éteindre dans les âmes le flambeau de la foi. La science vint à son tour et fut une grande coupable. Tirant de ses découvertes des conclusions prétentieuses et illégitimes, elle s'imagina que la Révélation, la contredisant à chaque pas, l'arrêtait dans sa marche glorieuse et elle ne craignit pas de consommer elle la plus sacrilège des scissions. La philosophie rationaliste avait pris pour devise l'axiome célèbre : n'admettre que ce que la raison démontre ; la science eut aussi sa formule sacramentelle ; n'affirmer que ce qui s'analyse, se touche et se voit. De part et d'autre, messieurs, c'était la négation du surnaturel, de tous les mystères, de la religion positive, des relations de miséricorde et d'amour de Dieu avec l'humanité.

Sans doute l'Eglise a survécu à toutes ces attaques et au milieu de toutes les ruines intellectuelles et morales qui l'environnent, elle garde intacte et pure chacune des vérités augustes dont elle a reçu le dépôt. Rien ne l'ébranle, rien ne lui fait peur, " semblable à ces antiques monuments de l'Egypte, dont l'Arabe vagabond, qui plante, le soir, à l'abri de leur masse immobile, la tente qu'il enlèvera le matin, essaye de détacher en passant quelques pierres, et, bientôt fatigué d'un travail sans fruit, s'enfoncé et disparaît dans des solitudes inconnues." (1) Mais il faut bien les siècles ; il faut qu'elle réfute les accusations portées contre elle au nom de la critique, des sciences expérimentales, de l'histoire et de la philosophie. Elle descendra donc sur le terrain même où l'entraînent ses ennemis et les combattra avec leurs propres armes, sûre que la victoire lui restera toujours. Ils rejettent l'Evangile parmi les fables, elle leur en démontrera l'authenticité parfaite au point de leur faire admettre cette conclusion si consolante et si belle : " si l'on montrait, à l'égard des livres anciens ou modernes les exigences qu'on a pour le Nouveau-Testament, l'histoire serait encore à faire, faute de témoins dûment constatés.

L'histoire est vieille pourtant... mais en vérité quand on a parcouru le cercle entier de cette discussion, on devient si difficile en matière de preuve, qu'on serait tenté de ne plus croire à rien, — qu'à l'Evangile." (2).

Les savants ont peur de la Bible, l'Evangile leur fera voir que pas un mot des textes inspirés ne contredit les données et les découvertes de la science. A tous elle expliquera les convenances, la nécessité d'une révélation, elle en démontrera l'existence, et par le tableau des vertus enfantées, par la sublimité des dogmes proposés, par la pureté de la morale commandée, par le spectacle des grands bienfaits répandus sur le monde, par le témoignage de millions de martyrs, enfin par le spectacle de la vie et de la mort incomparables du Maître elle vengera la vérité du christia-

(1) *Essai sur l'indifférence*. Introduction, p. 17.

(2) Wallon : *la croyance due à l'Evangile*.

tisme, seule religion qui satisfasse pleinement tous les besoins de l'humanité. Elle ne laissera aucune objection sans réponse, pas plus celles des positivistes que celles des chefs de l'école naturaliste et de l'école critique Strauss et Renan. Je dis : l'Eglise ; car c'est en son nom et par son ordre que se livreront ces grands combats. La science qui travaillera pour elle sera l'apologétique et vous comprenez dès lors son importance et l'honneur qui lui revient. Dans notre pays, grâce à Dieu, elle sait qu'elle ne rencontrera pas ces ennemis acharnés qui, dans le vieux monde, ont juré au surnaturel une haine implacable et se proposent comme le but suprême de leur vie l'anéantissement de la foi chrétienne sur la terre. Mais pouvons nous rester indifférents au mouvement intellectuel et religieux de notre âge ? Du reste tout ce qui se passe, tout ce qui se dit au delà de l'Océan a son écho sur nos rives, et si le présent ne nous alarme point, nous ne saurions être sans inquiétude pour l'avenir. Il importe de connaître les théories et les systèmes que tant de maîtres dangereux développent, que tant de livres, revues et journaux propagent, comme aussi la réponse qu'il faut leur opposer au nom de l'éternelle et immuable vérité. *Rationabile obsequium*, a dit l'Apôtre. Ce sera, j'espère, l'effet des cours annoncés ce soir ; affermir la foi des croyants en faisant briller à leurs yeux les puissants motifs sur lesquels elle repose, et dissiper dans quelques esprits des doutes naissants. Le célèbre historien allemand Jean de Muller s'écriait, en rendant compte de sa conversion au christianisme : " La lumière qui aveugla saint Paul pendant le voyage de Damas ne fut pas plus prodigieuse, plus surprenante pour lui, que le fut pour moi ce que je découvris tout d'un coup dans l'Evangile : l'accomplissement de toutes les espérances, le point de perfection de toute la philosophie, l'explication de toutes les révolutions, la clé de toutes les contradictions apparentes du monde physique et moral, la vie et l'immortalité. " (1) Faire voir cette merveilleuse fécondité de l'Evangile, faire ressortir, aux yeux de l'intelligence la splendeur divine qui l'environne et que tous ne voient point, telle est l'œuvre à laquelle l'apologétique consacra ses efforts.

Ce n'est pas tout : elle rendra peut-être la paix à plus d'un cœur tourmenté. Ce qu'elle a fait en d'autres temps et d'autres lieux, manquera-t-elle de le faire aujourd'hui et parmi nous ? Quand le doute descend dans une âme il y jette le trouble et ne tarde pas à y produire une souffrance qui n'a peut-être pas d'égale ici-bas. Jouffroy l'a dit, instruit par sa propre expérience : " Comment vivre en paix quand on ne sait ni d'où l'on vient, ni où l'on va, ni ce qu'on a à faire ici-bas ; quand tout est énigme, mystère, sujet de doutes et d'alarmes ? Vivre en paix dans cette ignorance est contradictoire et impossible. " (2) Pauvre Jouffroy ! il nous a raconté dans une page fameuse aussi belle que triste les angois-

(1) D. Chassay : *Défense du christianisme histor.*, t. III!

(2) *Mélanges philo.*, p. 338.

ses dont il fut envahi au moment où il constata le naufrage de sa foi : " Je n'oublierai jamais la soirée de décembre où le voile qui me déroba à moi-même ma propre incrédulité fut déchiré. J'entends encore mes pas dans cette chambre étroite et nue où, longtemps après l'heure du sommeil, j'avais continué de me promener ; je vois encore cette lune à demi voilée par les nuages qui en éclairait par intervalles les froids carreaux. Les heures de la nuit s'écoulaient, et je ne m'en apercevais pas. Je suivais avec anxiété ma pensée, qui, de couche en couche descendait vers le fond de ma conscience, et, dissipant l'une après l'autre toutes les illusions qui m'en avaient jusque là dérobé la vue, m'en rendait de moment en moment les détours plus visibles. En vain je m'attachais à ses croyances dernières comme un naufragé aux débris de son navire ; en vain épouvanté du vide inconnu dans lequel j'allais flotter, je me rejetais pour la dernière fois avec elles vers mon enfance, ma famille, mon pays, tout ce qui m'était cher et sacré, l'inflexible courant de ma pensée était plus fort. Parents, famille souvenirs, croyances, il m'obligeait à tout laisser. L'examen se poursuivait plus obstiné et plus sévère à mesure qu'il approchait du terme, et il ne s'arrêta que quand il l'eut atteint. Je sus alors qu'au fond de moi-même il n'y avait plus rien qui fût debout. Ce moment fut affreux, et, quand, vers le matin, je me jetai épuisé sur mon lit, il me sembla sentir ma première vie si riante et si pleine, s'éteindre, et derrière moi s'en ouvrir une autre sombre et dépeuplée, où désormais j'allais vivre seul, seul avec ma fatale pensée qui venait de m'y exiler et que j'étais tenté de maudire." (1) C'est un exemple célèbre entre des milliers. Hélas ! parmi ceux qui m'écoutent et qui ont reçu les confidences les plus sacrées, n'y en a-t-il pas qui, mettant la main sur des cœurs amis, en ont senti les secrètes et profondes blessures ? N'ont-ils pas vu verser des larmes, n'ont-ils pas entendu des soupirs que le monde ne soupçonnait point ? A guérir ces blessures, comme à dissiper les ombres qui peuvent voiler à l'intelligence la vérité cherchée, s'étendront les études que nous inaugurerons bientôt.

Vous connaissez, Messieurs, le pèlerinage que Dante accomplit à travers le monde invisible et qu'il a raconté dans un immortel poème, gloire des lettres italiennes et catholiques. Deux personnes guidèrent ses pas : Vigile et Béatrix. Le premier, son maître bien aimé, s'offrit à le conduire dans la cité de la douleur et dans le séjour de l'expiation et de l'espérance. " Mais si tu veux l'élever, lui dit-il, jusqu'au royaume du bonheur et de l'amour sans fin, une âme plus digne que moi pourra l'y conduire, je te laisserai avec elle à moi départ." (2) Messieurs, nous aspirons au rôle modeste mais dévoué de Virgile. Au nom de la raison personnifiée dans la *Divine Comédie* par le chantre de Mantoue, nous essaierons

(1) *Nouveaux Mélanges philosophiques*, p. 83.

(2) *La Divine Comédie*, Chant I.

d'indiquer la voie qui mène au sanctuaire où la Divinité réside. S'il en est qui, semblables au poète, " se trouvent au milieu du chemin de la vie dans une forêt obscure, " nous leur tendrons fraternellement la main. Puis, arrivés à la porte du temple, nous les confierons au guide auguste dont Béatrix est l'image : à la Foi, venue du ciel.

Quelques épisodes de l'incendie de l'Opéra-Comique.

Nous empruntons au dernier numéro des *Annales de l'Archiconfrérie de Notre-Dame des Victoires* deux traits que nous croyons propres à édifier nos lecteurs :

" Le feu venait d'éclater depuis quelques minutes, et déjà il était facile d'apprécier que le mal était sans remède. Mme N^{***}, ouvreuse de loges, comprenant qu'il fallait s'enfuir au plus tôt, se disposait à sortir de la salle, quand elle s'aperçut qu'un grand nombre de personnes s'engageaient dans un couloir sans issue. Désireuse de les sauver, elle crie à ces personnes qu'elles s'égarerent et les invite à la suivre. On s'empresse de faire volte-face. Mais en un instant la pauvre femme est enveloppée par cette foule affolée, et ne peut plus diriger la retraite. Par surcroît de malheur, elle voit tout à coup les lumières s'éteindre. L'effroi, l'affolement augmentent de moment en moment ; on se bouscule, on s'écrase ; c'est à qui passera sur son voisin : bientôt le passage est obstrué par les corps de ceux qui ont été renversés les premiers.

" Croyant l'heure de sa mort arrivée, Mme N^{***} pousse, du fond de son cœur, ce cri de suprême recours à Marie :

" J'envoie mon dernier soupir à Notre-Dame des Victoires ! "

" Et elle tombe bousculée et perd toute connaissance.

" Que se passa-t-il alors ? Elle ne saurait le dire. Mais six ou sept heures après, elle revenait à elle-même, et se trouvait, avec satisfaction, dans un lit d'hôpital, à la Charité.

" Combien grande fut sa reconnaissance pour Notre-Dame des Victoires !

" Elle la traduisit immédiatement en chargeant plusieurs personnes qui vinrent la visiter de demander des actions de grâce à l'autel de Marie ; et, le 1er juin, elle faisait réclamer la faveur d'inscrire son nom au registre des associés. "

Voici le second fait :

" A l'heure la plus lugubre de l'incendie, l'attention de plusieurs pompiers, réunis auprès de leur chef et attendant ses ordres, était attirée vers un groupe de cinq personnes, qu'on apercevait sur un pan de muraille prêt à s'écrouler. Le lieutenant se tourne vers ses hommes et leur dit : " Je ne puis demander à aucun de vous de porter secours à ces malheureux, car c'est aller à une mort certaine et sans espérance de les sauver. Si, cepen-

“ dant, l'un de vous veut tenter l'entreprise, voilà une échelle. ” Un instant de silence suit la parole du chef, et du groupe des soldats, une voix se fait entendre, c'est celle d'un Breton : “ J'irai, moi. ” Et faisant un grand signe de croix en disant à haute voix : “ Au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit, ” il prend l'échelle. “ Adieu, mes amis, ” ajoute-t-il à ses camarades en y montant. O merveille ! l'intrépide soldat parvient à sauver les cinq personnes. A son dernier sauvetage, il tombe épuisé de force dans les bras des spectateurs, émus et ravis de ce courage, que la religion venait d'élever à la hauteur de l'héroïsme et du sublime. ”

Les petites sœurs des pauvres à Alençon, (France)

Il y a quelque temps, une charitable chrétienne, Mme Jahan, demandait à la congrégation des Petites-Sœurs des Pauvres une colonie de religieuses pour fonder un hospice de vieillards dans la ville d'Alençon. L'hospice fut créé ; le quartier de Montsort possède actuellement une maison hospitalière où vingt-sept vieillards sont abrités et nourris. La règle de l'Institut des Petites-Sœurs implique, comme on le sait, les quêtes sur la voie publique et dans les marchés. Les excellentes religieuses se virent donc obligées de solliciter pour leur établissement l'autorisation officielle, afin de pouvoir exercer en toute sûreté leur pieux ministère. Mais cette autorisation ne peut s'octroyer que sur l'avis conforme des communes intéressées. Le Conseil municipal a donc été consulté. L'approbation ne semblait point douteuse ; un de nos excellents amis d'Alençon, M. Florentin Lorient, avocat nous apprend pourtant qu'elle a été refusée ; la majorité de la municipalité alençonnaise n'a pas craint de se prononcer contre les Petites Sœurs. Un conseiller s'est même livré, à cette occasion, aux gouailleries les plus ignobles.

Cependant, les Petites-Sœurs ne réclamaient qu'un privilège, celui de mendier sur la voie publique le pain des pauvres. A Paris, à Lyon, à Marseille, à Bordeaux, à Caen, dans toutes nos grandes villes, l'exercice de cette prérogative ne paraît point blesser la plus farouche démocratie. Partout, les dignes religieuses sont accueillies avec les marques du plus profond respect. “ La Commune elle-même, comme le dit très bien M. F. Lorient, laissait passer et circuler dans la capitale, au milieu de la Terreur ces vierges chrétiennes. ” Seuls, quelques hommes fanatiques d'Alençon s'offusquent d'une telle liberté et refusent aux Petites-Sœurs la permission de tendre la main pour nourrir de pauvres vieillards.

UN SOIR DE MAI.

Dans les anciennes villes du Midi de la France, une vieille coutume de mai, la coutume du *mois de Marie* dans la rue, fait la joie des petites filles et des petits garçons d'un même quartier.

C'est pourquoi ils s'étaient bien rassemblés une dizaine, vagabonds, pétulants et piailleurs comme des moineaux de printemps. Contre un pan des remparts resté debout ; ils avaient adossé un escabeau recouvert d'une serviette. Cet autel improvisé portait une madone en plâtre, des chandeliers d'étain, des vases fleuris, empruntés au ménage d'une grande poupée, et trois feuillettes à enluminures déchirés on ne sait quand et par on ne sait qui dans un missel gothique. Le soleil descendait à l'infini d'un de ces horizons roses et dorés dont les ciels de Provence ont la magie. Les chandelles du reposoir brûlaient entre les bouquets et—avant de chanter les cantiques—l'un des enfants quêtait, selon d'habitude.

C'était une fillette, ce soir. Elle présentait aux passants la soucoupe de faïence et leur répétait d'une voix argentine : " Pour le mois de Marie, s'il vous plaît ? " Elle mettait à ses poursuites une insistance et une gentillesse irrésistibles. Elle allait, venait, mignonne hirondelle en chasse, chassant-croisant pour happer un sou au passage comme l'oiseau un moucheron au vol. Chacun lui donnait avec complaisance, car l'un songeait aux marmottes de son logis, l'autre retrouvait ses jeux de jadis. Et puis le ravissement éclatait si bruyant, là-bas, parmi les têtes blondes, quand une pièce de cuivre tintait dans la soucoupe ! La quêteuse jetait alors un vif et joyeux merci et s'envolait rapporter l'offrande.

La collecte étant recueillie dans un vieux bas et comptée souvent et recomptée toujours avec de nouvelles admirations. Les frais de luminaires prélevés, on achèterait — le dernier jour de mai — quelques-uns de ces gâteaux que dans cet espoir on lèche-rait des yeux, un mois durant, derrière la vitre du pâtissier. Ainsi, par un goûter sur pied, sur le ponce et dans la rue se termine pour ces pauvres enfants le cher et beau *mois de Marie*.

Un petit garçon avait, ce soir aussi, la garde du bas,—caisse et trésor de la communauté. La fillette quêtait donc de son pas le plus lesté, de sa voix la plus douce, de son sourire le plus engageant.

Tout à coup, une sonnerie de clairons éclate au fond de la vieille rue sombre. Les enfants ont, tous à la fois, tourné la tête écoutant et regardant avec curiosité. Les clairons continuent à sonner, mais plus retentissants. Ils apparaissent enfin : les voici. Ils précèdent un régiment au terme d'une interminable étape ; demain, il doit prendre ici le chemin de fer pour descendre s'embarquer à Marseille et rejoindre l'expédition envoyée contre les Kroumirs. Couverts de poussière, le sac au dos, la musette au flanc, le fusil sur l'épaule, les soldats frappaient ensemble du pied sur le pavé,—le drapeau au milieu des rangs.

Les enfants s'étaient groupés en avant de leur reposoir de mai, contemplant de tous leurs yeux éveillés, émerveillés : on ne parlait alors que des Kroumirs et leurs jeunes têtes blondes en étaient troublées. Ajoutez à cela qu'en réalité le patriotisme semble monter des entrailles du sol français comme la sève, et pousser avec le petit cœur des enfants.

La première compagnie passa, et les gamins, silencieusement, pieusement, se montrèrent du doigt le drapeau. Ces prunelles de dix ans s'allumaient et les tailles se redressaient sous une naïve fierté. Ils se mirent à causer avec vivacité entre eux et à voix basse. Pendant ce temps, toutes les compagnies défilaient et tournaient à l'autre bout de la rue noire, l'arrière-garde déjà ne laissait plus voir d'elle qu'une immobile ligne de sacs et une rangée de semelles se relevant, s'abaissant—et les sonneries des clairons s'éloignaient, s'assourdisaient, s'éteignaient.

Les enfants avaient fini de chuchoter ; mais cela avait trop duré et une singulière expression de désappointement se peignit sur leurs visages, quand ils virent que là-bas les derniers pantalons rouges et le drapeau allaient disparaître. Soudain, un pauvre soldat en retard, traînant la jambe, courbant le dos, sali par la poussière, s'efforçait de suivre le régiment à distance, songeant au pays. On songe toujours au pays quand on est triste, las ou souffrant.

En avisant cette poignée de bambins,—il jeta un regard dolent et long sur le *mois de Marie* qui lui rappelait du même coup le village, l'église et la mère. Ah ! lui aussi, il avait fait son reposoir de mai autrefois et il était alors gai, choyé, heureux ; non une chose numérotée, mais un petit quelqu'un.

Comme un rayon de soleil, un rayon de joie illumina le visage des enfants. La mignonne quêteuse et le trésorier n'échangèrent qu'un coup d'œil et s'avancèrent en courant vers le trainard. Comme le pauvre diable était en ce moment son képi pour s'essuyer le front, la petite fille jeta dans le képi le bas de la quête qui sonna de tout son cuivre. Puis agitant sa main mignonne :

— Pour les soldats qui vont se battre ! cria-t-elle avec une adorable crânerie. Vive la France !

Le petit garçon avait, à plein poing, ôté sa casquette ; tous les enfants et lui répétèrent d'un même cri :—Vive la France !

Il y avait bien trente sous dans le vieux bas. On ne goûterait pas, cette année ; voilà tout !

Le soldat pâlit. Il n'eut le temps ni de rendre l'offrande ni de dire un merci. Les deux enfants étaient repartis, toujours courant. Il ne put qu'agiter à son tour vers les blondins et les blondinettes son képi et le bas ensemble ; deux grosses larmes roulaient sur ses joues émues et fatiguées.

Relevant alors la tête et hâtant le pas, il regarda là-bas énergiquement et avec orgueil le drapeau du régiment.

Chers et braves enfants !

— Eh bien, oui : Vive la France !

Aimé GIRON.

DÉCÈS DE LA SEMAINE.



C'est une saine et salutaire pensée de
prier pour les morts, afin qu'ils soient
délivrés de leurs péchés.
12 Mach. XII, 46

PRIONS POUR NOS MORTS

Joseph Lacroix.—Emélie Blondin, ép. Camille Nantel.—Henry Harnett.
—Sophie Paul, ve M. Mainville. — Brigitte Patenaude, ve Betournay. —
Julia Mahony, ve Carttick.—Caroline Durlfort.—Sophie Fugère.— Etienne
Couturier.—A. Berthelette.—Marguerite Simard.—Marie Dubé.

DE PROFUNDIS.

MAGASIN DU SACRE-CŒUR

DESAULNIERS FRÈRE & CIE

(SUCCESEURS DE L. E. DESMARAIS)

IMPORTATEURS D'ORNEMENTS ET BRONZES D'ÉGLISE

VÊTEMENTS SACERDOTAUX ET VASES SACRÉS

ASSORTIMENT COMPLET D'IMAGERIE RELIGIEUSE

CHAPELETS, MÉDAILLES ET CRUCIFIX

**BANNIÈRES, MERINOS A SOUTANES, SAY NOIR,
HUILE D'OLIVE, CIERGES, ETC., ETC.**

Toutes les commandes par la maille ou autrement sont remplies avec ponctualité et promptitude.

Les Messieurs du clergé et les communautés religieuses sont priés de bien vouloir faire une visite à notre assortiment, qui est absolument au complet.

1628 RUE NOTRE-DAME 1628

MONTREAL.

PENTURES A RESSORT DE GEER
employées dans plus de trente églises
et dans un plus grand nombre d'édifices publics, les seules durables.

AUSSI BOURRELETS EN CAOUTCHOUC POUR GARANTIR DU FROID PAR LES PORTES ET FENÊTRES

Chez **L. J. A. SURVEYER,**

1588, RUE NOTRE-DAME.

BEAUCHAMP & BÉTOURNAY

SAISON D'ÉTÉ. Assortiment complet et varié d'étoffes à robes des plus jolies, et des meilleures fabriques. **CACHEMIRE**s en très grande variété.

REDUCTION EXTRAORDINAIRE dans les prix.

SPÉCIALITÉS D'ÉTOFFE, pour les communautés religieuses et les pensionnats,

677, RUE SAINTE-CATHERINE, MONTREAL



MEARS & STAINBANK

LONDRES-ANGLETERRE

REPRÉSENTÉS PAR

H. & J. RUSSEL

22 RUE ST-NICOLAS, Montreal

AGENTS AUSSI POUR

THE JONES BELL FOUNDRY CO.

TROY, NEW-YORK

WILLIAM BRITTON

PLOMBIER

Poseur d'Appareils à Gaz

A EAU CHAUDE ET A VAPEUR

TOUTES ESPECES DE TRAVAUX EN METAL

COMMANDES EXECUTEES PROMPTEMENT

15, RUE CLAUDE

En face du Marché Bonsecours

MONTREAL

JOS. CHS VAILLANCOURT

Menuisier & Charpentier

45 PLACE JACQUES-CARTIER

MONTREAL.

Ouvrages de toutes sortes, en bois
et en peinture,

A BAS PRIX

AUX MESSIEURS DU CLERGE ET AUTRES.

ÉTABLI EN 1859

HENRY R. GRAY

Chimiste-Pharmacien

144, Rue Saint-Laurent

MONTREAL.

Prescriptions des médecins préparées avec
soin. Première qualité de drogues et matières
chimiques.

ARTHUR SIMARD

— DOREUR ET MANUFACTURIER DE —

MOULURES POUR CADRES.

Marchand de Gravures sur acier, Chromos, etc. Un magnifique
sortiment de miroirs dans tous les prix.

SPECIALITE

ENCADREMENT DE CHEMINS DE CROIX

— ET —

DECORATIONS POUR EGLISES

Atelier : ECOLE DE REFORME, RUE MIGNONNE

Magasin : No. 1662 RUE NOTRE-DAME, Montreal,

ORGUES--HARMONIUMS DOMINION

—FABRIQUÉS SPÉCIALEMENT POUR L. E. N. PRATTE.—

PAR LA

COMPAGNIE D'ORGUES ET DE PIANOS DOMINION, HOWMANVILLE, ONT.

A l'usage des Eglises et des chapelles de communautés, d'après des devis particuliers et autres que ceux du catalogue : ga rantis pour 5 ans et surpassant en RICHESSE, en PUISSANCE et en SŒAVITÉ DE SON les meilleurs instruments de fabrication étrangère. Les plus éminents Organistes du pays recommandent les Orgues-Harmoniums "DOMINION".

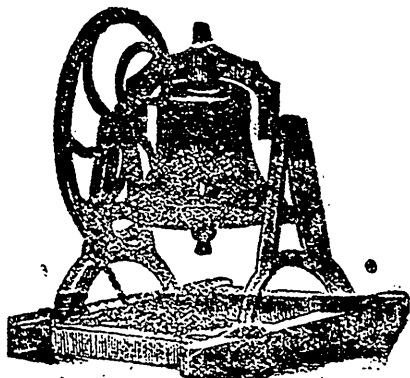
Satisfaction garantie et conditions faciles

Toujours en magasins, L'ASSORTIMENT LE PLUS VARIÉ QU'IL Y AIT EN CANADA
Commandes par la Poste et autres remplies avec diligence. Grande réduction de Prix.

L. E. N. PRATTE

Agent général pour la province de Québec.

1278 RUE NOTRE-DAME, Montréal.



FONDERIE CANADIENNE

CLOCHES

POUR EGLISES, COLLEGES ET COUVENTS
Seules ou en Carillons
AVEC MONTURES EN FER OU EN BOIS

A meilleur marché et de meilleure
qualité que les cloches anglaises
ou américaines.

Fournitures pour intérieur
des églises.

Appareils de chauffage d'après les
meilleurs systèmes.

E. CHANTELOUP, 593, Rue Craig, Montréal, P. Q.

Les célèbres Vins du
Canada, la Bière et le Por-
ter Labatt de London, le
Beurre de choix, sont les
spécialités de la Maison

J.-B. RICHER

No 556, Rue Lauchetière

MONTREAL.



LOTÉRIE NATIONALE.

Les tirages mensuels ont lieu le Troisième Mercredi
de chaque mois.

LA VALEUR DES PRIX QUI SERONT TIRÉS LE

MERCREDI, 20 JUILLET 1887,

SERA DE

\$60,000,00

COUT DU BILLET

PREMIERE SERIE \$1.00
DEUXIEME SERIE 25 cts

DEMANDEZ LE CATALOGUE DES PRIX

LE SECRÉTAIRE,

S. E. LEFEBVRE,

No 19, RUE SAINT-JACQUES, MONTREAL



POUR LAMPES DE SANGUAIRES.

DECLAIRAGE POUR ETABLISSEMENTS PUBLICS, PENSIONNATS COLLEGES
Pureté garantie.

DE TOUTES SORTES POUR L'INDUSTRIE.

ESSENCES ET PARFUMS, PRODUITS CHIMIQUES.

L. E. MORIN, jr. 14 Rue St-Thérèse, Montréal.

PEPIN & BOIRE,

FACTEURS D'ORGUES D'EGLISE ET DE SALON,

No 605 Rue Sanguinet, Montréal.

30 ANS D'EXPERIENCE CHEZ MM. S. R. WERREN & FILS

TORONTO.

Satisfaction garantie et conditions faciles. — Réparation et accordage exécutés promptement
et à bas prix

Spécialité de Bois de Charpente et de Menuiserie
pour les Eglises, Chapelles & Couvents, pour
les sculptures, etc. Service prompt

HURTEAU & FRERE,
92 Rue SANGUINET. MONTREAL